

# Un musicien des temps modernes

Acteur essentiel du courant minimaliste américain, Steve Reich a réintroduit la tonalité dans le langage contemporain, réconciliant ainsi, grâce aussi à la pulsation, musiques savante et populaire.

En héritier du génie typiquement américain – le melting-pot, qui brasse les genres et les styles, et où s’illustrèrent ses augustes aînés : Charles Ives, George Gershwin ou Leonard Bernstein –, le jeune Steve Reich est tout autant impressionné par le chant d’Ella Fitzgerald et d’Alfred Deller, que par Bach, Stravinsky et le jazz de Miles Davis, Kenny Clarke ou John Coltrane.

Ancien batteur passé à la composition, il se passionne pour les percussions du Ghana et de Bali. Au tournant des années 70, ses premières partitions s’inscrivent dans un courant minimaliste qui s’oppose au néo-classicisme en vogue comme à l’austérité du sérialisme : *It’s gonna rain, Come out, Piano phase, Four organs*. Après s’être appuyé sur le déphasage progressif de brèves cellules mélodiques (pour voix ou effectif restreint), le musicien intensifie les rapports de timbres au sein d’ensembles plus étoffés – son œuvre développe une harmonie claire et d’une appréhension plus immédiate pour l’auditeur, qui peut suivre en permanence les éléments rythmiques et harmoniques, leur transformation, leur métamorphose : *Music for 18 Musicians, Tehillim, The Desert Music*. Tournée vers la transcendance et modelée dans une forme incantatoire,

sa musique dégage une profonde jubilation, même quand elle évoque des thèmes graves, parfois tirés de l’actualité : *Different Trains, The Cave, Three Tales, Daniel Variations*.

Si, à ses débuts, il éprouve la nécessité de créer son propre ensemble afin d’obtenir une exécution optimale de ses partitions – Steve Reich (percussions et / ou piano) and Musicians –, dès la fin des années soixante-dix, des formations européennes adoptent sa musique et offrent désormais de nouvelles interprétations, approuvées par le compositeur, de l’Ensemble Modern à l’intercontemporain, d’Ictus au London Symphony Orchestra. <sup>1</sup>

Avec *Different Trains* et *City Life*, où est utilisé de façon originale le clavier échantillonneur (jusque-là réservé à la pop), il capte de nouveaux auditoires. Ainsi devient-il une figure tutélaire et libératrice pour une jeune génération de compositeurs, née à l’orée des années soixante et qui n’a pas subi le dogme sériel – Régis Campo, Thierry Pécou, François Ribac, David Lang, Michael Gordon... – mais aussi l’une des sources d’inspiration des scènes techno et électro. Pour preuve, l’album *Reich Remixed* paru en 1999, avec lequel l’Américain devient l’égal d’un Pierre

Henry, ses partitions étant remixées par Coldcut, Andrea Parker, Mantronix, Nobukazu Takemura ou DJ Spooky.

Qu’il associe de manière inédite une musique instrumentale entraînée par le mouvement des voix parlées ou le rythme lancinant d’un train (*Different Trains*), ou qu’il reprenne à son compte le flot ininterrompu d’images télévisuelles pour les détourner et créer un nouveau genre de théâtre musical enrichi de sources documentaires enregistrées en vidéo (avec Beryl Korot, *The Cave* et *Three Tales*), Steve Reich instaure une distance poétique par rapport à l’Histoire. Le lyrisme de sa dramaturgie suggère un envoûtement cinématographique, un quotidien transcendé.

Franck Mallet

<sup>1/</sup> La liste est impressionnante, des Hongrois d’Amadinda aux Français de l’intercontemporain, de l’Orchestre de Basse-Normandie et de l’Orchestre national de Lyon, des Allemands des ensembles Modern et Avantgarde aux Britanniques de la London Sinfonietta, du BBC Symphony Orchestra, du London Symphony Orchestra et du Duke Quartet, des Belges d’Ictus aux Italiens du Contempoartensemble, d’Ars Ludi, à l’ensemble Nextime et au Quartetto Prometeo, en passant par les Néerlandais du Schönberg Ensemble.